

## Whistling Psyche», au Théâtre Gérard Philipe

Par [marsupilamima](#) le 25 fév 2013 Total Views45 Daily Views4  
[Aucun commentaire](#)



Parfois une pièce qui ne dure qu'une heure et quelques minutes continue à vous trotter dans la tête longtemps après l'avoir vue. C'est le cas de *Whistling Psyche*, une pièce du dramaturge irlandais Sebastian Barry, actuellement au TGP de Saint Denis, dans une mise en scène de Julie Brochen.

Le théâtre étant en travaux, c'est dans la salle Mehmet Ulusoy que se rend le public (et je ne le dis que pour citer l'acteur et metteur en scène turc qui lui a donné son nom). On a un peu de mal à comprendre au début, des voiles, des civières, un bruit de train, une voix... Mais peu à peu, on se laisse prendre par cette histoire qui met en scène deux personnages ayant existé, Florence Nightingale, célèbre infirmière née d'une famille aisée et bourgeoise qui n'appréciait guère son

engagement, et le docteur James Miranda Barry, diplômé de l'université d'Édimbourg et devenu médecin militaire de haut rang en Inde puis en Afrique du sud. Deux comédiennes exceptionnelles leur donnent vie, Juliette Plumecocq-Mech, parfaitement sèche et raide, et Catherine Hiegel, extrêmement émouvante et drôle.

Il suffit d'aller sur Google pour en savoir plus sur le secret du docteur Barry, mais ce serait gâcher l'étrangeté du spectacle. Le titre signifie littéralement «en sifflant Psyche», Psyche étant le nom donné par le docteur Barry à son caniche ou plutôt à une longue lignée de caniches successifs. Mais une psyché c'est aussi un miroir et Psyché, elle-même une référence mythologique à l'amour et à l'âme. Ce n'est pas par hasard car la pièce joue sur «le trouble identitaire», comme le dit la metteuse en scène Julie Brochen.

Si Florence Nightingale a un côté désagréable, sûre d'elle, opiniâtre, à l'humour froid, sans la moindre once de tendresse, ce qui a fait d'elle une femme capable de tenir tête à sa famille comme aux préjugés de son temps, le docteur Barry est grincheux, rancunier hargneux et en même temps pathétiquement seul et isolé. Les deux personnages s'ignorent, grommellent, ne s'aiment pas, se détestent même et pas seulement par rivalité professionnelle. D'ailleurs longtemps chacun parle de son côté, sans un regard direct pour l'autre. Mais peu à peu, le médecin militaire (ou son fantôme) se dévoile, se confie, laisse deviner ce qui a fait de sa vie une vie exceptionnelle, non par sa réussite mais par sa part cachée où le souvenir lointain d'un étrange amour est tout aussi étrange que cette vie à part.

Le spectateur se perd un peu dans la scénographie étrange elle aussi, presque en noir et blanc – tout comme les costumes – qui semble nous propulser d'un lieu à un autre, sans oublier les inévitables vidéos qui n'apportent pas grand chose, et nous laisser en suspens dans une sorte de purgatoire glacial où le temps s'est arrêté. La pièce elle-même, même si le texte est beau, semble plus deux récits croisés qu'œuvre théâtrale et pourtant les deux actrices emportent le morceau, surtout pendant la dernière partie du spectacle où se mêlent détresse et une solidarité soudaine.

**Martine Silber**